

J'ai testé pour vous : observer la ville s'éveiller lors du Cycle des veilleurs de Saint-Ouen

Un projet artistique et citoyen propose aux Franciliens de se relayer, chaque jour au lever et au coucher du soleil, pour veiller sur la ville depuis un «objet abri», sorte de guérite installée sur l'esplanade du parc des docks. «Libé» a pris son tour de garde, ce dimanche matin à 6h55.



Quelques règles pour les veilleurs: on doit laisser montre et téléphone au vestiaire, ne prendre aucune note et rester debout. (Camille)

Dimanche 17 août, 5h40, le réveil sonne. D'habitude, le week-end, c'est plutôt l'heure à laquelle on se couche. On se glisse tout de même hors du lit et on lance la machine à café, en priant en silence pour que son bruit pétaradant ne réveille pas toute la maisonnée. Car ce matin, on a rendez-vous à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) pour participer à une performance collective et citoyenne, imaginée par la chorégraphe Joanne Leighton. Une expérience collective - plus de 700 personnes y participent jusqu'en décembre prochain - mais où l'on sera seule. Il s'agit de se poster dans un «objet abri» vitré, sorte de guérite installée sur l'esplanade du parc des docks de Saint-Ouen, et... de ne rien faire. Ou plutôt, de ne rien faire, mais activement : on n'aura qu'à observer la ville s'éveiller (ou se coucher, si l'on vient pour le tour du soir).

On arrive au lieu de rendez-vous où l'on est accueillie par Pascal, un bénévole. Ce retraité audonien, qui travaillait auparavant pour une boîte de production de cinéma, a lui-même pris son tour de garde quelques mois plus tôt. Il a poursuivi l'expérience en devenant accompagnateur pour les gardiens suivants. Tout sourire, il nous conduit vers un local où déposer nos affaires, et déroule quelques consignes : on doit laisser montre et téléphone au vestiaire, ne prendre aucune note pendant le temps de la garde, rester debout, sans trop se tortiller. Comme on

n'aura aucune notion du temps, si ce n'est les couleurs changeantes du ciel et les bruits de la ville que l'on percevra, Pascal viendra nous chercher au bout d'une heure. Enfin, on devra livrer nos impressions dans un grand cahier, que chaque participant remplit tour à tour.

A quoi ressemble une plantation de courgettes ?

6h55. Nous voilà seule dans l'«objet abri», construit en bois et verre. Devant nous, des jardins associatifs, un bout de La Défense que l'on aperçoit au loin, une quinzaine d'immeubles, deux grandes cheminées d'usine - l'une est un incinérateur, l'autre fait du chauffage, mais on ne le saura qu'après, n'ayant pas accès à Internet pour vérifier tout ce qui nous passe par la tête. Lister les questions qui nous sont venues à l'esprit durant notre heure de garde, et qu'on s'est promis de poser à Google en rentrant, suffirait à un récit entier. Que brûlent ces deux cheminées ? Le romarin peut-il avoir la même couleur que la sauge ? A quoi ressemble une plantation de courgettes ? Les oeillets d'Inde sont-ils bien couleur safran ? Quels oiseaux volent en escadrille ? Le cri du corbeau est-il bien le croassement ? Quel est le nom de l'arbre dont les feuilles ressemblent à celles du figuier et du ginko ?

Pendant cette heure à observer les jardins associatifs face à nous, on se rend compte que nos connaissances en horticulture et en faune locale étaient bien pauvres. Après avoir observé le ciel passer du rose au violet puis au bleu, après avoir observé la lumière changer sur les façades des immeubles, on compte le nombre de nuances de vert du jardin. On en est à neuf quand on décide que nos débats internes pour trancher si tel arbuste est vraiment d'une teinte différente de tel autre sont tout de même un peu ennuyeux. En revanche : il y a deux teintes de jaune, trois de rose, une d'orange et deux de rouge, dans ces jardins associatifs. Des oiseaux volent tous seuls, d'autres en groupe, une jolie pie se pose sur une barrière. On distingue des tournesols, des tomates, des roses, des capucines, sans doute des courgettes, des choux et de la rhubarbe. Un CD suspendu à un fil dans un arbuste, danse sous l'effet du léger vent. Chez nos parents, on suspendait aussi des CD-Rom promotionnels offrant quelques heures d'ADSL, pour effrayer les oiseaux.

Une membre de la Stasi

On n'avait jamais non plus compté combien de secondes il fallait à avion pour traverser le cadre d'une fenêtre (50). On n'avait jamais détaillé avec tant d'intérêt les gestes d'un jardinier, ni dénombré le nombre de coups de sécateurs qu'il donnait pour tailler une plante (on s'est arrêtée à 30). On n'avait jamais distingué avec autant d'acuité le son que produit un joggeur quand il enchaîne les petites foulées (est-ce que le bruit que l'on entend, c'est le même coureur que tout à l'heure, ou bien un autre ?), ni celui que font les camions par rapport aux motos.

Mille vies s'inventent. Dans cette posture statique - on est tout de même autorisée à se balancer imperceptiblement d'une jambe sur l'autre, pour se soulager les pieds et les cuisses - où l'on est censée rester droite, ne pas s'avachir, on se prend tour à tour pour une vigie en temps de guerre, pour une princesse retenue dans une tour fortifiée, pour une vieille dame esseulée condamnée à regarder la vie par sa fenêtre, ou encore pour une membre de la Stasi. Se mettre à observer patiemment des immeubles pour relever quels appartements allumaient la lumière à quel moment évoque *la Vie des autres*.

Aucune idée de l'heure qu'il est, si ce n'est que le ciel est tout bleu désormais, la lumière plus vive, les bruits de pas des promeneurs plus rapprochés, ceux de la circulation plus denses. Des bruits de pas sur la structure en bois. Pascal est là pour nous rendre notre liberté. Une heure vient de s'écouler. Dans l'arbuste, le CD se balance encore. Et on se rend compte qu'on n'est pas si pressée de retrouver notre montre et notre téléphone.